

PIERRE THELLIER JACQUES VALLERAND

BOUSSUS

PREMIÈRE ÉPOQUE
LE FILS D'ARIANE

roman

Les Soleils Bleus éditions

DES MÊMES AUTEURS

Des masques et des miroirs

Pierre Thellier, Jacques Vallerand
Louise Courteau éditrice, 1988

Photo de couverture : Pierre Thellier,
*Quadrilobe du portail saint-Firmin,
cathédrale Notre-Dame d'Amiens*

© Les Soleils bleus éditions, 2009
72 rue des Jacobins 80000 Amiens
editions@lessoleilsbleus.com
www.lessoleilsbleus.com
ISBN 978-2-918148-00-5

« *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.* »

JUVÉNAL

« *Si tu crois en la rumeur, craindras-tu la vérité ?* »

ANONYME

« Il faut un haut degré de maturité et de tolérance envers les autres pour vivre une vérité relative avec des questions auxquelles il n'est pas de réponse, la certitude qu'on ne sait rien et les incertitudes résultant des paradoxes. Mais si nous ne pouvons développer cette faculté, nous nous reléguerons, sans le savoir, au monde du Grand Inquisiteur, où nous mènerons une vie de mouton, troublée de temps à autre par l'âcre fumée de quelque autodafé, des cheminées d'un crématoire ou de quelque Fatuah. »

D'après Paul WATZLAWICK,
in *La réalité de la réalité.*

PROLOGUE

TÉLÉMAN m'emmenait souvent sur le rivage de sable, du sable roux comme le sucre de canne. Pour voir les dernières tortues luths pondre dans la douleur, près du grand palmier enfoncé dans la dune. Le regard égaré dans la brume permanente qui effaçait l'horizon, il laissait flotter son esprit.

Son silence me contait tant d'histoires. Sa bouche, ses lèvres tremblaient parfois. Les mots fuyaient son visage.

Alors, j'ai lu ses cahiers parcourus d'une écriture ample. Je les ai complétés par les souvenirs d'Ariane, ma mère ; combien de fois ne m'a-t-elle pas raconté comment j'avais, selon elle, été épargné. Et plus tard, celui que l'on nommait l'Hermite acheva de me conter la fuite d'Ariane et de Téléman alors que j'existais à peine.

Téléman me demandait sans cesse :

— Dans quel sens tourne la « Roue de Fortune » ?

Mais je n'étais qu'un tout jeune enfant et je n'osais lui répondre. J'aimais surtout sa présence, les longs moments qu'il passait près de moi.

Il disait :

« Un continent s'effondre et fait place à un autre monde. Ce qui est perdu doit renaître ailleurs, dans le futur ou l'antérieur. La matière est périssable, la pensée demeure parce que l'espoir ne doit pas, ne peut pas s'évanouir dans le néant. L'Homme n'est pas condamné à disparaître ; il est seulement voué à changer de nature, et cette évolution est sa seule raison d'être, son unique énigme. »

BoussuS

Je ne comprenais pas encore. Mais j'essayais de le suivre en imaginant des mondes parallèles établis au-delà de l'infini, au-delà de l'univers. Et d'autres encore, infiniment plus près de nous, enfouis dans la seconde passée, ou cachés dans celle à vivre. Tous échappent au présent. Ils sont inaccessibles.

Un de ces mondes est celui de notre avenir, reflet tourmenté de notre Terre que l'humanité a meurtrie et plus encore.

De ce monde-là, voici le récit BoussuS.

1.

LES poumons bourrés de coton, Téléman cherchait son second souffle. Il y avait trop de pollen dans l'air, trop de chaleur ! Digestion difficile, nausée pesante et aigre. Pourquoi marcher comme des fous si tôt après le déjeuner ? Quel effort prétentieux : courir, éructer, avoir mal, quelle plaie !

— Adj, pas si vite !

Pressé de rejoindre le refuge plus frais des sycomores, Adjinvar Krieicsz n'écoutait pas la plainte de Téléman. Il jetait devant lui ses jambes démesurées. Chacun de ses pas cherchait à gober la tache de son ombre, cette silhouette de gnome qui coulait sur le sol, devant lui, insaisissable. Téléman grogna, s'arrêta, l'estomac gonflé. Il transpirait. Ses yeux piquaient de sueur.

Krieicsz, loin devant, se retourna, le nargua. Il ralentit son allure et s'assit sur le premier banc libre, à la limite nord du parvis. Une fourmi hissait ses antennes sur le béton du siège, près de ses doigts ; Krieicsz l'écrasa longuement, passa plusieurs fois la pulpe de son pouce sur la trace du petit corps anéanti de l'insecte. Il regarda son pouce : il ne restait plus qu'une marque brune et un peu de poussière sur la peau, exactement symétrique à celle imprimée sur le béton. La vie n'était pas toujours aussi simple, mais quand elle lui offrait ce genre de facilité, Krieicsz en retirait un certain plaisir, celui de l'observation froide de la destinée.

Téléman, debout à quelques mètres, le dos mouillé collé au tronc d'un arbre, n'avait pas le courage d'enlever sa veste. Devant lui, la cathédrale d'Ambiène dressait un mur de silence, en surplomb des constructions récentes contre lesquelles butait l'esplanade, légèrement en contrebas. Dans l'espace touffu et dispersé du nouveau parvis, les minces taches colorées des visiteurs allumaient le bruissement diffus des feuillages.

— Regarde-moi cette procession ! Un chaos épars et sans guide, pérora Kriecisz. Tiens, ceux-là, là-bas ! Même pas d'ici ! Qu'est-ce qu'ils espèrent ? Venir de si loin pour engloutir leur quête sous une arche ouverte sur la lumière... Ridicule !

— À chaque époque son pèlerinage, répondit Téléman. De nos jours les pénitents sont différents et plus nombreux, c'est tout. Qu'est-ce qui te gêne ? Qu'on trouve des Boussus parmi les touristes ou qu'il y ait aussi des Boussus ailleurs ?

— Je ne franchirai jamais ce portail, déclama Kriecisz, ignorant la remarque de Téléman. Regarde-moi cette cathédrale. Trop majestueuse ! Écœurante même ! Et puis, cette fausse fraîcheur des voûtes gothiques : une intimité mal aérée, assaillie de souffles fétides, dans le lumen mauve des vitraux. Amen !

Téléman s'était rapproché, la main sur la poitrine.

— J'en ai marre de tes blasphèmes ! Change de disque !

— Écoute voir, docteur ! Dieu a dû se tordre en voyant la ruche des hommes escalader les échafaudages le long des massifs de calcaire. Et pour faire quoi ? Piquer un coq en or à la pointe de la flèche ? Lamentable !

— Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Est-ce seulement de l'or ? Et pourquoi a-t-on choisi un coq ?

— Tu chipotes, vieux ! Ce n'est pas le problème. Regarde-moi ça ! Ils sont pitoyables... Les pèlerins, qu'est-ce que c'est ?

Dis-moi ! Une foule pétrie de piété et de silence ? Ou bien une amibe décérébrée ? C'est la même foule qui défile, banderoles au vent, la même qui applaudit ou hurle au verdict du juge ou qui conspue l'arbitre. Sans compter les provocateurs et les civistes. Alors imagine un peu, tous ces... gens, là-dedans, à genoux ! À vomir !

Krieicsz sortit de sa poche un petit organisateur numérique multifonction, large comme la paume de la main et qu'il tendit devant ses yeux. Il zooma sur la foule... Clic !

— La prière, précisa-t-il, la prière est une humiliation, inutile, sans issue, une courbure qui signe la faiblesse. Le pire, c'est d'imaginer les Boussus de la rue de l'Engoulevent au milieu de tout ça. Déjà vouûtés à l'état naturel, avec la bosse sauvage qui leur sert de licol, ou plus exactement, d'entrave, ces monstres agenouillés en rajoutent à l'insupportable. Une horreur !

Téléman n'écoutait pas vraiment. Le côté volontairement iconoclaste du discours l'éloignait du sens des mots. Il ne retenait que la souplesse du chant de la voix de Krieicsz, un chant barbare amorti par le vent chaud. Mais l'autre prolongeait sa glose ; les sons agglutinés autour des lèvres desséchées devenaient plutôt aigres, comme une mélodie de tragédie ancienne. Mais Téléman ne lui en voulait pas, question d'amitié.

Téléman ne savait jamais à quelle pierre Krieicsz aiguisait son cynisme. Déjà, à l'École d'administration sanitaire, il n'avait pu distinguer chez lui l'ironie de la provocation et, depuis, à la Division territoriale de prévention (DTP) de Pluie-Cordiale, Krieicsz s'était taillé la réputation d'un juriste médico-social pointilleux, redoutable et redouté pour ses qualités rédactionnelles et la précision ciselée de ses argumentations. Bref, un professionnel du contentieux

et, comme tel, apte à embrasser ou à combattre toutes les causes, sans état d'âme. En prenant du champ, évidemment, qualité suprême du serviteur zélé de l'État. Les Boussus dans l'affaire devenaient surtout un excellent sujet de commentaires juridiques, voire de prises de position. N'empêche ! À force d'y revenir avec tant d'insistance...

— On aurait dû raser ce quartier, si tu veux mon avis, asséna Krieicsz de façon péremptoire.

Malgré sa gêne, Téléman rit jaune pour donner un coup de pouce à la conversation qui s'enlisait. Il n'avait rien à répondre. Krieicsz prenait ses aises, les bras légèrement étalés sur le dossier du banc. Le menton relevé, les lunettes rondes embuées de sueur près du nez, il contemplait avec suffisance la foule autour de l'architecture sacrée. Quelques rares Boussus s'éloignaient au loin, au creux de la rue de l'Arche.

— Tu ferais un bon flic, soupira Téléman. Tu cherches des victimes ?

Le regard de Krieicsz le cisaila :

— Des patients à toi, docteur ? Des amis, peut-être ?

La voix montait, vibrait dans l'aigu comme une clarinette : ce ton qu'il prenait pour affirmer, juger, condamner en séance plénière de la commission de première instance du contentieux ou pour s'amuser en mobilisant ses souvenirs culturels, familiaux, d'enfance...

— Ironise tant que tu veux, protesta Téléman. Ce sont quand même des hommes.

— Quand même ! Je vais pleurer. C'est de l'idéologie tout ça, une caricature de la connaissance. Tu n'y crois pas toi-même. Je t'abandonne l'illusion de la thérapie.

— Bien aimable ! Pas la chirurgie en tout cas.

— Ça, on verra ! Si votre œil a péché, arrachez-le et jetez-le loin de vous !

Krieicsz persiflait encore.

— La prévention est un luxe pour les riches. Tu perds ton temps et ton savoir. Tu te berces de mots.

Téléman leva les yeux au ciel. L'orage menaçait. Krieicsz lui faisait l'article, à croire qu'il avait épousé la cause du Parti Civiste.

— Les inconscients se foutent bien du monde et s'auto-risent toutes les libertés. Ça triche, ça resquille, vole, boude, frime ! Et ça s'engueule... parce que, tiens, celui-là en double file au milieu de la rue : une urgence bien sûr, il bloque trois cents bagnoles. Mais je t'en fous ! Moi d'abord ! Et l'autre folle avec son bébé-landau en pleine avenue, candidate au suicide, pousse-au-crime ! Le taré du troisième, complètement cuit, cogne ses mômes toute la nuit et s'effondre sur le ventre de madame, bien chaud, bien mûr, à point, et elle en redemande. Ou celui-là qui n'affiche pas ses prix. Rien à faire, pas d'issue, le monde est gluant.

— Cette chère humanité te fait tant horreur ?

— Il faut du courage pour avouer sa haine. Vaut mieux tailler dans le vif. Avant !

Krieicsz ne plaisantait plus. Par chance, songea Téléman, on vivait encore dans une démocratie dont l'inertie permettait bien des dérapages de comportements. Voilà pour le faire ! Quant au dire, attention ! Des conventions bien réglées supportaient peu d'écarts au code de la tolérance. Parce qu'en fait, l'intolérance verbale qui n'est souvent qu'un exutoire indispensable pour apaiser l'angoisse individuelle ou collective — disons le stress — n'était, paraît-il, autorisée qu'en privé, et encore ! Aucune loi mémorielle contre la révision des valeurs ou des vérités de l'histoire n'empêchait quiconque de penser à contre-courant. Pensez comme vous voulez mais taisez-vous ! Lui-même, Téléman n'était pas à l'abri et puis... à force de s'ériger en victimes perpétuelles,

les Boussus devenaient quand même un peu envahissants, à Ambiène comme partout ailleurs dans le monde.

Pour ce qui était de trancher avant, Téléman laissa les hypothèses au placard des idées informulées. La politique s'en mêlait bien sans lui. Le Parti Civiste International, en la personne de Robert Preux, son président, avait organisé des comités de promotion civiste. Mais pour civiliser qui ? S'il pouvait parfois apprécier, sans trop y avoir réfléchi, les intentions du projet de Preux, Téléman y percevait néanmoins les risques de dérives que Krieicsz balayait d'une argumentation péremptoire.

— Le peuple lui-même, par médias interposés, objecta Krieicsz comme une leçon apprise par cœur, réclame la participation active du citoyen au bon fonctionnement de la cité. Vive la démocratie participative ! Normal, puisque le peuple le veut. Il y a parfois du bon dans les idées les plus saugrenues. Écoute voir ! Prends le civisme, tiens ! Le concept recouvre toutes sortes de modalités de vie en bonne communauté. Il n'est en soi ni bon ni mauvais. Il revient à fixer naturellement les bornes socialement et culturellement admises de la bonne intelligence des liens entre individus. Mais c'est un dogme aussi fragile que l'éthique et au bout du compte une idéologie illusoire. En pratique, il va de la plus élémentaire politesse aux règles les plus pointues du savoir-vivre. Mais c'est nettement insuffisant car la sanction sociale, en cas de violation, n'obéit à aucun barème. Or, selon moi, le civisme opérationnel consisterait non seulement à respecter les règles de la vie communautaire mais aussi à les faire respecter. On pourrait de la sorte imaginer une organisation de citoyens bénévoles et assermentés, et surtout anonymes, dont la mission consisterait à signaler aux autorités les menues violations de la loi, tu sais, ces petits riens quotidiens,

ces viols furtifs de l'existence, ce sel doucereux de la vie. Ce rapport direct avec le signalement, la dénonciation, l'imputation – au choix – est très utile, valorisant... et quelle plus-value ! Eh quoi ! On dénonce bien la maltraitance conjugale, les enfants battus et les petits vieux abandonnés. C'est même obligatoire : si tu ne signales pas une maltraitance à enfants, c'est une non-assistance à personne en danger. Et les caméras fichent tous les vols à l'étalage ! Qu'est-ce que ça coûte au fond d'ajouter quelques giga-octets dans la Grande Mémoire ? Moi par exemple, si j'étais assermenté, je pourrais transmettre l'immatriculation de cette voiture qui vient de brûler un feu rouge – pour donner un coup de pouce aux radars de la sécurité civile. Je pourrais communiquer l'adresse de ce commerçant, M. Ouvrettrèstard, dont les prix sont abusivement si mal affichés... Ou encore je signalerais la violation de la réglementation sur le tri des ordures de M^{me} Sanmoque, vu que je fouillerais dans ses poubelles : et hop ! Fiche, convocation, question, mise en cause, aveu, procès-verbal, amende voire condamnation ferme, sanction et communiqué de presse tous azimuts ! Tu vois, toutes sortes de choses de ce genre. Évidemment, je noterais de-ci, de-là, dans mon organisateur relié directement – ô magie de la communication sans fil ! – au service ad hoc du Gouverneur. Pourquoi pas ? Voilà pour le civisme citoyen, disons, le civisme d'état ! Pense à l'organisation : une cellule de veille et de sécurité, une CVS ! Le bonheur !

Quant au civisme du Parti Civiste, par contre, c'est une idée assez malsaine, à mi-chemin entre le service d'ordre et la police parallèle, mais elle pourrait faire du chemin, si on pouvait canaliser ses militants. Et à utiliser à bon escient, dans un cadre légal, contractuel et discret ! Pour sauvegarder l'intérêt général !

Autrement dit, la voie royale à la délation, songea Téléman. Krieicsz venait de résumer tout le paradoxe, au présent et au conditionnel. Krieicsz prêchait-il le faux pour connaître le vrai ou vice versa ? D'un côté, de simples citoyens incorporés dans une hypothétique cellule de veille et de sécurité dont on supposait l'existence sans l'avoir jamais prouvée ; de l'autre, les militants du Parti Civiste qui se faisaient pompeusement appelés civistes. De quoi confondre les meilleures volontés démocratiques et délayer l'idée édulcorée que l'on pouvait se faire de la citoyenneté. En vérité, pourquoi aurait-on besoin de créer un corps spécialisé pour signaler les transgressions de droit commun ? Le bon peuple s'en chargeait tout seul. Le pays a un long contentieux avec la dénonciation anonyme, parce qu'il est incapable de faire la distinction entre délation et signalement. Or le civisme de Krieicsz, du moins celui dont il se faisait le propagandiste, poussait l'idée au bout de ses limites : il l'érigait en système. Pour l'heure, celui de Preux servait d'exutoire et on s'en tenait là.

— Heureusement, il ne s'agit que d'un fantasme, ironisa Téléman. Et les libertés individuelles...

— Évidemment, s'insurgea Krieicsz. Qui voudrait les violer ? La CVS ne peut disposer de l'autorité de police. Ce n'est... ce ne serait qu'un auxiliaire. Seul le Gouverneur peut déclencher l'action de la force publique, tout le monde sait cela. Mais je te contredis sur un point. Ce n'est pas un fantasme, en vérité ! Les services fiscaux utilisent la méthode depuis des lustres ! Et nous avons connu dans le passé des tentatives bien légales pour autoriser des sociétés privées à dénoncer, au moyen d'un mouchard implanté dans les ordinateurs, le piratage informatique. En cas de refus, hop ! présumé coupable de téléchargement illégal. Le projet n'a pas abouti, enfin... je crois. Le risque évidemment, aujourd'hui, c'est de

confondre les civistes... légaux et la CVS avec les m'as-tu-vu de Robert Preux. Mais avec un peu de circonspection...

— Donc pas de jugement préconçu, concéda Téléman.

— Ah, le juge, bien sûr ! Ou mieux, le procès-verbal, l'amende, la suppression temporaire du permis de vote, par exemple. Ce serait assez dans l'air du temps, ça ! Quelle importance ? Nous sommes submergés de consultations populaires, d'élections et de référendums. Et tout le monde s'en fout.

— La voie vers l'amour est un cauchemar, soupira Téléman.

Il sourit. Adjinvar, le raisonnement à la pointe de l'absurde, s'escrimait encore à le provoquer. Mais avait-il vraiment tort ? On ignorait délibérément la présence du voisin, de l'anonyme, de l'étranger ou simplement de l'Autre, sauf pour dénicher la paille au fond de son œil.

— Tu as peut-être raison, conclut Téléman, las de ces passes d'armes.

— Mais oui, j'ai raison. Examine sans complaisance la politique de prévention. À la DTP dans nos propres champs de compétence, aucun succès majeur n'a vraiment récompensé les efforts des Territoires, pas plus l'éducation sanitaire ou sociale que les mesures plus coercitives. Les résistances humaines, humanistes, humanitaires... Bref, il n'y a pas de prévention sans sanction. La peur du gendarme ne joue qu'avec le gendarme.

— Conclusion : cacher l'uniforme et planquer le gendarme ! Du civisme à l'élitisme, quel petit pas ! Mais moi, j'ai prêté mon serment !

Détendu, Krieicsz avait croisé les jambes. Il regardait les gens sortir de la porte basse, à gauche du portail central et avait repris son petit jeu avec le zoom de son tout-en-un.

— Je sais. Oh, que tu es bon, dit-il en traînant la voix. Tu es trop bon... Hippocrate !

Le nom de l'Ancien, lancé comme une insulte, fouetta Téléman qui se détourna. Là-bas, un mendiant, accroupi, le dos rond, l'œil vide, tendait la paume en appui sur un genou. Dos rond mais sans bosse, observa Krieicsz qui l'avait déjà remarqué, donc un mendiant innocent. Devant le pauvre, passaient les gestes d'indifférence, à défaut, une main portée devant le regard pour se protéger de l'éblouissement, ou comme si.

Un Boussu sortit et déposa une pièce dans la main sale du clochard. Krieicsz accentua le grossissement du zoom. Il observa et détailla les traits du Boussu.

— Vise-moi ça ! s'écria Krieicsz, le regard fixé sur le minuscule écran plasma. Ce petit matos est vraiment épantant. Il fait tout : agenda, téléphone, photos, vidéo...

— Et la lessive aussi ? ironisa Téléman.

— Regarde donc, de quoi as-tu peur ?

— Un Boussu qui donne l'aumône ! De quoi te rincer l'œil... Mais vas-y donc, tire-lui le portrait pendant que tu y es !

— La ferme !

Téléman, machinal, fixa dans sa mémoire l'allure du difforme : la chevelure blonde et filée, le corps assez long, plutôt bien vêtu, une pointe de désinvolture, des gestes souples et déliés, une belle attitude, un intellectuel sans aucun doute. Mais un Boussu quand même.

Krieicsz abaissa son appareil et suivit du regard le Boussu qui, déjà, traversait le parvis et rejoignait le vacarme des commerces. Puis, il s'étira et expira longuement.

— Personnellement, ce n'est pas que l'image du Boussu m'incommode, dit-il d'une voix geignarde, une voix de bourreau compatissant et blasé.

Il se redressa, le verbe vif :

— Et puis non ! Le mot image suppose une âme. Silhouette est plus diffus, marque mieux l'absence de personnalité. Ouais, ça répond admirablement à la matière de ces êtres-là.

Téléman sentait monter la colère, d'autant plus violente qu'il devait la contenir. La colère, par-delà la haine, n'appartenait pas à sa mission. Il ne comprenait pas Krieicsz ni la raison de cette comédie du fanatique obsédé ? Krieicsz répliqua :

— Pour mieux m'intégrer au monde, me fondre avec délice à la mouvance de la rue, revêtir la peau immatérielle de l'homme des foules et ainsi œuvrer pour le progrès de mon pays... Eh ! Quoi ? J'en fais trop ?

— Oui ! Tu pousses trop loin la bouffonnerie, jura Téléman. Tu me fais penser à un bateleur de foire.

— Voilà ma force, petit ! Le bonimenteur dit parfois la vérité. La Loi me donnera des moyens.

Téléman tressaillit. L'allusion était claire et Krieicsz paraissait sûr de lui, de son fait, cynique comme jamais. À l'évidence, la loi d'orientation en faveur des personnes génétiquement différentes, votée à la volée la semaine précédente, en fin de session parlementaire, lui donnait toute satisfaction. Arlequinade juridique sous prétexte d'apporter quelques amendements au corpus règlementaire régissant les handicapés, la loi d'orientation avait donc reçu le quitus d'un Parlement aux trois quarts vide servi par des élus commis d'office. Un dernier plaisir avant les vacances en famille.

Pour l'heure, on attendait les décrets d'application. On en avait pour des semaines, voire des mois, mais la rumeur enflait. Parution imminente, disait-on à la Division, rapidité pour le moins inhabituelle chuchotaient les couloirs. Cette

fois la diligence du ministère ferait jurisprudence, ironisaient les chefs de service, la messagerie électronique allait chauffer, s'esclaffaient les secrétaires.

Krieicsz avait applaudi des deux mains. Quelle chance pour un inspecteur du bien-être social ! Il n'allait pas manquer de promouvoir son interprétation personnelle. Il abatrait toutes ses cartes et quand, dans quelques jours, les circulaires inonderaient les services, la question des Boussus serait pour lui définitivement réglée : il y avait beaucoup plus que de la mise en fiches dans l'air.

— Ambienne est une ville crasse qui peut encore offrir bien des satisfactions, dit Krieicsz. Quel dommage qu'il fasse si chaud, je n'ai jamais pu me faire à ces chaleurs.

En ce vendredi soir, Adjinvar Krieicsz, chargé d'éthique et de morale sociale, par plaisir et par ambition, était un homme responsable et pleinement heureux. Lundi serait un autre jour.

Téléman voulut gommer le regard de son ami. Ami ? Un fauve à l'affût, oui ! Il pensait le connaître. Il se redressa. Le sang lui battait les tempes. La chaleur ? Un prétexte. Il fixa le sol. L'air empli de flou brouillait sa vision. Il sentait la parfaite satisfaction de Krieicsz, debout lui aussi et qui le quittait sans un mot, probablement pour un autre lieu d'observation. La terrasse d'un café, par exemple, assez neutre et insipide pour faire du bon travail, avec son minuscule tout-en-un numérique. Lui faudrait-il d'autres preuves ? Il refusait toujours de croire : comment Krieicsz... et pourquoi ?

Dans son désarroi, Téléman lança un regard d'ingratitude aux vingt-deux statues de la galerie des rois perchées au-dessus du portail. Figées dans leur contemplation séculaire, elles n'avaient pas bougé.

° ° °

Première époque - le fils d'Ariane

Repéré ! songea Harold. Un civiste, sûr ! Deux, peut-être. Un grand dégingandé et un autre plus petit, des amis. Le grand est dangereux. L'autre est mentalement plus souple mais très fatigué. Profil intéressant.

Quitter la cathédrale, vite. Danger ! La grande traque commence déjà...

Ariane ?

Elle est trop loin. J'ai besoin de relais. Les nôtres ont peur, ici. Rupture proche... Changer l'espace, plus tard.

Encore quelques jours...

o o o

2.

LES pierres d'Ambiène, noircies de poussière brûlée, vibraient, étouffées par le vice de l'air. La ville agonisait dans le malaise de la chaleur excessive : une camisole d'espace fondu moulait le torse de Téléman. L'après-midi déclinait à grand peine.

Il marchait dans une pâte de verre cuite. La canicule de juin s'annonçait sévère en ces temps de planète chaude. En quelques minutes, la rue l'accabla. Seul le déluge aurait purifié la cité, dissout cette étuve et refoulé dans le lit du fleuve Osmose poussières et immondices en un limon innommable. Mais le cataclysme évoqué résidait aux frontières du rêve. Dans le souvenir ou dans l'attente du monde englouti, l'Osmose coulait, sale, déjà nourrie d'ordures, et pressait jusqu'au cœur de la ville, aux pieds de la cathédrale, les remous silencieux de ses eaux où se mêlaient parfois les spirales pourpres du sang des abattoirs.

La pluie, soudaine, imprévue, lourde comme les ondées tropicales, épaissit la poussière âcre des trottoirs, puis cessa net, voleuse gonflée d'odeurs d'humus et de pourriture. La rue luisait, la lumière tranchait les ombres mates du sol. La chaleur revenait, inhabituelle. La ville respirait un parfum d'entrailles. La flèche de la cathédrale, empesée de plomb, traçait une déchirure opaque dans l'intensité du ciel. Téléman poursuivait l'indifférence des passants. De ces faces mélangées, des masques antiques vides et figés, aucun regard ne

glissait vers lui, sauf peut-être celui, stupéfait, d'un Boussu qu'il frôlait trop près.

Téléman traversa la place de la Jambe et se perdit dans les venelles des Trois-Roches. Au cœur du vieux quartier d'Ambiène, il avisa l'échoppe d'un bouquiniste, plus loin, au hasard. Il oublia la rue. Il poussa la porte qui tinta. L'accueil du Boussu, silencieux et discret, respecta la Distance. La calvitie lisse du commerçant retiré dans l'ombre brillait comme une nouvelle lune.

Les reliures d'ouvrages anciens chargeaient de cuir fauve et de lettres dorées les murs de la boutique. Elles diffusaient un clair obscur où les flammèches des maroquins brûlaient quelques vélins marbrés. Chaque feuillet vivait des pensées tumultueuses, romanesques, généreuses ou meurtrières que les auteurs avaient gravées dans leurs œuvres. Dans l'angle le plus sombre des étagères, proches de livres inaccessibles et muets, deux urubus naturalisés veillaient ; ces petits vautours que l'on commençait à apercevoir depuis peu en Errance portaient, l'un une tête rouge, le second une tête noire, mais déployaient tous deux leurs rémiges teintées d'un blanc neigeux.

La perception en ce lieu si étroit, si concentré, d'une telle quantité d'histoires, de vies, de songes et d'intimités, apaisa Téléman. Il recherchait depuis longtemps chez les vivants cette humanité repliée dans les grimoires. Et comme eux parfois, l'humanité craquait. Cet après-midi, il avait senti la haine de Krieicsz, alors que lui-même observait le phénomène plus par curiosité étonnée de l'examineur que par compassion. Comment éprouver de la sympathie pour le corps tordu des Boussus ? Un chirurgien ne peut pas aimer son patient sous peine de commettre une erreur fatale qu'aucun tribunal n'hésiterait à transformer en faute personnelle. Il fallait

savoir prendre du champ, du champ opératoire. Téléman sourit de sa réflexion et ce piètre jeu de mots le réconforta. La position d'attente est toujours plus confortable quand on prétend se placer au-dessus de la mêlée.

Téléman s'éloigna des livres qu'il caressait des yeux et contourna, au centre de la pièce, une table aux pieds de griffon, dont nul visiteur ne pouvait éviter la terrible et secrète offrande. Des milliers de cartes postales remplissaient, à cette place privilégiée, deux casiers de bois vernis, et serraient leurs oblitérations d'autrefois contre les récits d'encre mauve qui retraçaient les joies et les drames de toute une humanité disparue. Guerres, morts, amitiés, amours... Horrible attente de ces images d'un autre monde, liées par le destin au choix de la main inconnue qui, un jour, élèverait l'une d'elles à la lumière d'un regard. Jeu de hasard sans mise et richesse sans fortune.

Téléman joua. Sur l'image choisie, persistait le contraste ocre d'un quotidien enfui des mémoires : l'ombre d'un canal où de grandes barques alourdies de primeurs, amarrées flanc contre flanc, immobiles, formaient l'étal d'un vaste marché sur l'eau. Sur le quai, les silhouettes brunes des femmes marchaient à l'abri des marronniers. Il admira cette vie sans heurt, cette apparente douceur. Et si, au verso, l'adresse gommée était illisible, l'amour du message écrit sans hâte n'avait rien perdu de sa tendresse.

Et plus loin là-bas

Vagues ombres lasses

Des femmes qui passent

Et je pense à toi...

Téléman aima aussitôt cette vision figée d'une époque heureuse. L'objet lui rendait la sérénité que les tensions de son travail avaient éloignée.

Il appela le Boussu pour le payer. Le marchand marmonna le prix d'une voix basse.

— Un neuro !

Le visage incliné vers le sol, il portait le menton collé contre la poitrine. Comme tous les autres de la sorte, le handicap congénital lui voûtait le dos et repoussait la nuque et les épaules vers l'avant. Comme les autres, jamais il ne relèverait la tête.

Téléman n'avait pas besoin de fouiller ses souvenirs de faculté, tant le rabâchage abrutissant des études médicales avait construit des tiroirs qui s'ouvraient à la moindre pression pour décharger des rengaines indélébiles.

Le dictionnaire donnait du Boussu une définition concise :

« **Boussu** n. m. Sobriquet donné dans certains territoires du nord de Neurope (Armandie, Pluie-Cordiale, Pas-de-Lait) aux individus atteints d'une MONOSPINOCPHOSE ou MSC (*voir ce mot*). »

En termes plus adaptés, mais plus implacables, le professeur Antoine Supin avait, dans son cours magistral de Santé publique, option pathologie génétique, défini la monospino-cyphose comme une « maladie d'origine chromosomique, apparue par mutation spontanée chez l'être humain au début du siècle, caractérisée par la sublaxation et la réduction des sixième et septième vertèbres cervicales en un seul os désigné sous l'appellation de « faucille », donnant au sujet l'allure d'un bossu. L'atteinte génétique complexe a été localisée sur les quatrième et sixième paires de chromosomes (voir paragraphe génotype). Le produit de conception d'un couple boussu n'est jamais viable ce qui permet de conclure à la stérilité de fait des Boussus... »

Téléman avait oublié la suite. La précision *produit de conception* l'avait toujours un peu surpris, mais aucun de ses

doctes maîtres ne lui avait proposé d'autres termes. Le patient, si patient il y avait, n'était qu'un sujet à défaut d'être client. Du sujet à l'objet, de l'objet au produit, certains, des confrères même inséraient déjà un verbe dont l'action ne manquait pas de tranchant. La maladie boussue est incurable, il n'y a qu'à les empêcher de naître, pardi ! Pas de quoi en faire un drame, protestaient les tenants de la ligne dure et effilée comme un scalpel, tout le monde est d'accord, tout le monde le pense. Alors, si tout le monde le pense ! Téléman, lui, n'avait pas tranché ; c'est dire combien il comptait survoler le débat en attendant que ça se calme. Il y avait bien quelques discussions d'ordre éthique, sur le bien-fondé de l'expérimentation sur des cellules souches par exemple, mais tout ça le fatiguait et suintait la démagogie.

Les Boussus sont stériles, disait Supin. Affirmation exacte pour les mariages mixtes, rarissimes entre normaux et Boussus, entre noirs et blancs suggéraient les humoristes du Parti Civiste. Par contre, un couple de Boussus était fécond mais l'avortement spontané survenait toujours avant le cinquième mois : le produit de conception, le fœtus mort pour être précis, présentait l'anomalie cervicale, preuve de la transmission de l'affection. Les causes exactes de la mortalité fœtale de la seconde génération restaient inconnues, probablement une sommation des facteurs pathogénétiques... grands mots pour si peu d'explications.

Le Boussu tendait une enveloppe. Téléman sursauta, prit l'enveloppe et y glissa la carte postale sans le remercier. La Distance ! Pas la loi, juste l'habitude figée dans le béton des convenances : ne pas se toucher, ne pas parler, fuir le regard. Écœuré, Téléman lança un regard furtif sur le Boussu et poussa la porte. La clochette encore.

La lumière de l'air l'aveugla. Il heurta quelqu'un, grommela une excuse, déposa le pied dans la flaque du caniveau. Bon sang ! La ruelle rejoignait la foule. Il retrouva son véhicule et abandonna Ambière par l'ouest. Comme chaque soir, il rentrait chez lui, à Saint-Yvarel.

La route longeait le canal de l'Osmose dont le cours, tantôt doublait celui du fleuve, tantôt se fondait en lui. Le rite du trajet apportait toujours à Téléman la même rêverie et le même bonheur puisés dans l'architecture naturelle des terres.

D'abord, l'Osmose ! Elle traversait de part en part, d'est en ouest, le territoire que l'histoire avait nommé Pluie-Cordiale en raison de l'eau du ciel et de la bonhomie de ses habitants. Ni rebelle, ni soumise, l'Osmose menait par de larges boucles lentes jusqu'au port de Saint-Yvarel avant de se fondre dans la mer des Anches où le fleuve achevait son martyr. Peu après Ambière, l'Osmose égarait son lit dans des marécages infinis entre Piqué-le-Nid et Fixe-Loge, et dispersait l'allure endormie de ses flots dans l'épaisseur de la vallée. Très jeune, Téléman avait fréquenté ces étangs : ils dégorgeaient une intimité sauvage et laissaient croire au garçonnet qu'il avait rejoint le bout du monde. Les joncs démesurés éclataient, un duvet laiteux blanchissait la gangue de velours brun. Pendant les mois d'hiver, la fraîcheur crue de la tourbe transperçait les muscles des jambes, remontait jusqu'au ventre. À chaque pas, le pied s'enfonçait dans un sol incertain : la mousse molle de l'humus naissant. La canne à pêche gênait la marche, le sillon fouettait les roseaux à gauche puis à droite. Une poule faisane effrayée jaillissait parfois... froissement d'étoffe. Souvenirs hélas, car le fleuve brûlé par le soleil se perdait parfois dans la vase et suivait un cours onduleux entre des berges improbables. Mais la partie

du fleuve en direction de la mer restait navigable pour des embarcations à faible tirant d'eau.

Plus loin, à l'approche du Hâble-Vil, les peupleraies domestiquaient toujours les marais, favorisés par le micro-climat frais qui sourdait de l'ombre. On avait au fil des ans encouragé la rétention des eaux et réhabilité les fonctions de lagunage naturel des anciens marécages. Et lorsque l'eau se faisait plus rare, le lieu devenait lunaire et cassant comme un décor de cinéma. Le Hâble-Vil marquait la mi-parcours entre Ambiène et Saint-Yvarel. Héritage du passé, l'histoire avait fait de la petite ville une douleur locale. Elle gardait encore dans ses murs les vibrations des clameurs et du sang des tueries lointaines. Le nom rappelait, à chaque seconde, la trahison originelle qui, à l'aube des civilisations de ce monde, avait livré l'âme du village d'alors au feu des envahisseurs. L'Osrose souillée ! Après toutes ces invasions, la plus récente des guerres n'avait laissé que cendres et couché dans les flammes nombre de bâtisses. Cette époque bannie des mémoires avait meurtri la chair et laissait, après tant d'années, les esprits enlisés dans la boue de la débâcle et de la trahison. La reconstruction, sans enthousiasme, n'avait rien effacé.

Téléman ne trouvait pas, dans la traversée de la ville, la plénitude familière aux lieux empreints d'histoire. Il sentait le bourg vieillir et s'acheminer vers l'angoisse d'un fantôme inutile. La petite ville, hantée de désespoir, cloîtrait les restes de l'Osrose dans l'oubli de ses multiples écluses.

Téléman longea alors les barrages abandonnés et s'éloignait de cette chose mourante. De nouveau au cœur de la nature, il se laissait guider à travers les bas-champs et les prés-salés. De la route sinueuse, il embrassait les vastes étendues arrachées à la mer. Par endroits, commençait à s'accrocher une fine lisière de palétuviers rouges qui mangeait peu à peu

les rives. La mangrove s'adaptait bien à la salinité élevée du littoral. La trame désordonnée des renclôtures croisait leurs levées de terre, d'anciennes digues que les paysans avaient nourries d'arbustes pour les consolider. Au pied des talus, dans les creux limoneux et souvent inondés, paissaient des moutons crottés et quelques zébus hors du temps, bien acclimatés désormais. D'autres espèces d'oiseaux s'étaient installées et adaptées : héron garde-bœuf forcément et urubus noir et à tête rouge. Par endroit, ça commençait à ressembler à la Guaie-Liane des vieux manuels de géographie.

Brusquement, un à-pic se dressait devant la route, les restes de craie brisée d'une falaise morte. Une fourrure de paille recouvrait encore le flanc abrupt d'où s'élançaient les fuseaux verts des genévriers nains et parfois les rameaux noirs des ifs. Un réseau d'éoliennes battait l'air au rythme des sautes d'humeur de la brise de mer.

Le jour de ses quinze ans, Téléman avait gravi la pente, les mains accrochées aux touffes d'herbe et, debout sur la crête de la falaise, il avait respiré l'horizon. Là-bas, à la limite du regard, l'ambre mouillé de la baie d'Osmose scintillait. À droite, la vague blanche et brique d'un ancien village de pêcheurs, le Croc Droit, petit port engourdi et désert l'hiver, assoupi l'été, vivotait bien à plat sur un fond de dunes. À gauche, Saint-Yvarel pointait sa colline fortifiée. À cette distance, les pierres des murailles, fondues les unes aux autres, formaient une ombre dense, grise, ocre, blanche, autour des lames brillantes des toits.

L'abbaye dominait le bourg, le port et la baie. Elle couronnait la ville haute, autrefois l'habitat des nantis : l'église bien sûr, et les autres, les commerçants, la bourgeoisie, un reste de noblesse, les hommes de justice, hommes de peu de foi...

L'accès à la ville haute, enfermée dans une enceinte de pierres, passait par une porte unique à l'ogive fragile, tachée de mousse et de lichen, pressée entre les énormes cylindres de deux barbicanes. La porte du Nœud-Vert, emblème de l'ancien seigneur, gardait toujours la ville. Téléman admirait les vestiges de l'incroyable machinerie qui, dans son rêve, manipulait toujours la herse. Ici, disait la légende, une héroïne encore vierge avait marché vers son supplice.

Tout autour des remparts, la ville basse, celle des pauvres et des pêcheurs, ceux-là dont la droiture et l'honnêteté avaient engendré le respect et donné son nom au quartier, La Fierté. Composée d'une suite de maisons longues et basses, étirées en arc de cercle, La Fierté offrait une courbe presque sans fenêtre aux tempêtes de la baie d'Osmose. Les masures, bâties sur un socle de craie, associaient à l'argile et à la tourbe enduites de chaux les entrelacs bruns de lattes de bois. Vues de la mer, elles traçaient une ligne claire sur les énormes moellons amoncelés aux pieds des remparts.

La Fierté jouxtait le faubourg Saint-Bleu. Saint-Bleu, trait d'union entre les deux villes, nécessité topologique pour les uns, sacrifice à l'urbanisme pour les autres. Téléman y avait trouvé le charme et le confort qui suffisaient à sa vie de célibataire : une maisonnette, la façade repeinte en jaune vif, située à mi-pente dans la ruelle de l'Étoile qui glissait gentiment vers la mer, ruelle étroite et blanche, ruelle du soleil levant, tôt livrée à la clarté ténue du matin, aux murs bigarrés des maisons inégales. Le soir, elle se vidait de tout bruit. L'air remontait de la mer des Anches vers la ville haute, souffle vif et tiède au ras du sol, brise enveloppante caressant les croisées des volets.

Téléman laissa sa voiture au terrain communal et descendit la pente à pied. Il pénétra dans la ruelle de l'Étoile. Des

voisins bavardaient devant chez lui, regroupés sur le trottoir étroit près de la porte.

— Hé ! docteur !

— Soleil-à-vous, dit Téléman.

— Écoutez voir, docteur, dit l'homme au visage rouge.

Il tendait la main.

— Que se passe-t-il ?

— La maison, là, près de chez vous...

— Paraît que la commune l'a louée, du logement social à c'qu'on dit, ajouta un autre, plus âgé.

— Et alors, M. Dunebois ? répondit Téléman.

— Pas facile à dire, reprit Dunebois, ce sont vos plus proches voisins maintenant.

— Des nouveaux dans le faubourg, dit sèchement l'homme à la figure rouge. Nous, on n'a pas l'habitude.

— Hé bien ! Quoi ?

— Des Boussus, docteur, dit le vieux. Il y a déjà la femme.

Téléman voulut cacher son irritation.

— Une femme ! Ce n'est pas une papesse, des fois ?

— Des Boussus, on n'en voit pas souvent chez nous, ils restent plutôt du côté du Hâble-Vil ou d'Ambiène.

Ils voulaient seulement dire ça, le prévenir quoi. Dunebois disait que personne ne les avait vus s'installer, mais qu'il y avait sûrement quelqu'un à l'intérieur, à cause des volets ouverts et des rideaux. Il montrait du doigt les carreaux. Téléman proposa de sonner pour être sûr, pour qu'ils ne perdent pas de temps à traîner là, dehors.

— Faut pas vous vexer, c'était juste pour dire.

Dunebois haussa les épaules.

— Des Boussus, docteur, vous en voyez tous les jours dans votre métier.

Inexact et imprécis, mais Téléman laissa subsister le flou qui l'entourait :

— Allons, rentrons tous chez nous. Il n'y a pas de drame, pas de malade, et encore moins de mort !

Il les salua :

— Soleil-à-vous, messieurs.

— Soleil-à-vous, docteur.

Dans le couloir, calme et fraîcheur. Téléman était plus qu'agacé : quelques mots de plus auraient gâché la soirée. Dehors ils bavardaient encore, presque sous ses fenêtres. Irrité par la rumeur, il soupira. Qu'ils aillent au diable ! Devoir vivre avec des Boussus ! La voix des foules, un murmure... tonitruant ! Adjinvar Krieicsz aurait sifflé avec cynisme pour singer les séides de Preux : « Avec leur nez dans le guidon, y sont interdits de permis de conduire, une chance ! Et y voudraient réclamer la reconnaissance totale en plus ? Z'ont l'droit d'passer l'permis d'vote, d'accord ! Mais de là à c'qu'on en fasse des élus, la planète aura basculé sur son axe ! C'est rien qu' des Boussus, quand même ! Leur mono-machin-chose, ça les rend incompatibles avec la fonction ! Comme pour conduire, c'est tout pareil ! »

Téléman écarta un pan de rideau. Dunebois pointait le menton vers sa porte, serrait le coude de l'autre. Quand il aperçut le rideau qui bougeait, il rajusta sa casquette et partit, entraînant les autres à sa suite.

— Les cons !

Téléman sortit l'enveloppe de la poche de sa veste, retira la carte postale et s'assit dans le fauteuil complètement déglingué. Toujours jaunis, le quai, les marronniers, les barques, les ombres fluides des femmes, l'Osmose... Tout était bien en place. Il commença la rêverie.

Aujourd'hui a tué ses frères Hier et Autrefois, triste querelle dans la famille du temps. Inconscience de l'homme !

La nuit projetait des reflets d'acier poli sur les flancs de Saint-Yvarel, là où les bâtisseurs avaient ajouté aux blocs de pierre des lits successifs de silex. L'ampleur des murailles couvrait le faubourg Saint-Bleu. Téléman dormait dans son fauteuil. L'image avait glissé de ses doigts et reposait en équilibre fragile sur ses genoux. Dans la pénombre, contre le mur, face à la fenêtre, un petit buffet en merisier avec deux tiroirs ornés de fleurs de pommier. Sur le plateau du meuble, un napperon de lin brodé, une pendulette sans style et sans aiguilles, une théière en porcelaine aux couleurs effacées. Des photos éparpillées. Un vieil appareil de télévision. À côté, la cuisine, une table, deux chaises pailées dépourvues de beauté, un poêle émaillé et, sursaut de la modernité, un frigo démodé...

Téléman avait glissé de la rêverie dans le rêve.

o o o

Ariane peinait à dérouler le matelas dans la chambre. Saint-Yvarel la changerait de la zone nord d'Ambiène, du quartier de l'Engoulevant : violences verbales, voitures brûlées, les flics, les autres. Quand Harold rentrera ce soir, elle sera plus tranquille.

Elle souriait à l'espoir d'une autre vie.

Elle ressentait déjà les premiers et délicieux frissons de son corps habité.

Mais ici déjà, dans le faubourg Saint-Bleu, les habitants réagissaient. Chaque fois, des personnes, oh ! pas bien nombreuses ! venaient discuter sous ses fenêtres. Depuis longtemps, elle n'écoutait plus, fermait son esprit aux ragots. Accrochée à l'idée que Saint-Yvarel devait accepter leur présence, elle imaginait sa vie, son foyer, des joies simples.

Pourtant, elle n'osait pas effleurer l'idée du bonheur.

Saint-Yvarel, au bout de la terre et à la frange de la mer, était de ces lieux d'où partaient les conquêtes, celles de l'Histoire et celles de l'Homme.

Ariane, séduite par la baie d'Osmose, espérait la Liberté.

o o o

3.

Au petit matin de samedi, un subtil filet de brume blanche traînait dans les eaux brunes de la baie d'Osmose. En contrepoint, à l'est, un soleil de porcelaine émergeait de la potence des écluses jumelles du bassin des Châsses. Peu à peu, il prit vie, force et puissance et absorba dans la chaleur tout le trouble de l'air.

La mer chuchotait, amoureuse et calme.

Le long des maisons de La Fierté, une large digue où l'ombre des manguiers qui avait assassiné celle des tilleuls, traçait une mosaïque de lumière, de terre et de sable, courait le long de la grève cahotée de môles de granit et d'épaves de chaloupes crevées. Des marches, coiffées d'algues boursoflées de perles visqueuses, descendaient vers la mer. Des amarres et des cordages humides plongeaient du quai vers d'autres barques désertées.

En milieu d'après-midi, Téléman ajusta la visière de sa casquette de drap pour mieux recevoir la lumière. Il voulait son geste différent de celui marquant le départ de Dunebois l'autre soir, comme pour conjurer la réalité.

À la pointe de la digue, le visage immobile, il s'abandonna aux frémissements de l'horizon. De l'autre côté de la baie, les premiers chalutiers sortaient du Croc Droit et brodaient des franges d'ourlets blancs sur la mer étale. Ils viraient plusieurs fois bord sur bord, contournaient les balises rouges

et noires du chenal et rejoignaient la haute mer... Non, ce n'était qu'une illusion. Une image imaginée... ces bateaux-là avaient disparu. Il n'y avait plus de pêcheurs.

Téléman inspira profondément et bloqua sa respiration jusqu'à sentir ses mains puis tous ses membres fourmiller. Enfin, à regret, il libéra lentement ses poumons : il devait se préparer.

Il descendit dans la baie d'Osmose en suivant la mer qui se retirait en douceur alors que l'eau abandonnait au sable des paquets de vase glauque. Il tenait dans la main une canne à lancer en acier dont il avait glissé le fouet sous l'anse d'un seau de zinc. Il allait retrouver là-bas, au fond de la baie, sa joie d'adolescent lorsque, aux petites marées d'automne, il partait en solitaire pêcher au raccroc : carrelets, flets, soles... Parfois ! C'était une pêche de hasard, sans grande science, sans véritable savoir-faire, mais parfait prétexte à la rêverie ; elle voyait le temps glisser et la planète vibrer sous les pieds. L'idée même du bonheur.

Téléman marchait depuis de longues minutes. Il y avait encore un vaste passage entre les zones gangrénées par la mangrove pour rejoindre les eaux vivantes du chenal. Malgré les formes moulées de ses semelles de bottes, il glissait sur des plaques de vase plus épaisses et peinait à garder son équilibre. La canne raclait contre le seau un cri rauque de ferraille. Téléman marchait depuis de longues minutes.

Rappelé par l'espace et la mer, le passé surgissait. Téléman évoquait le souvenir d'événements que d'autres avaient vécus, leurs vies reconstruites à chaque souffle. Ici, son grand aïeul avait chassé, libre.

À l'approche de l'hiver, le soir, à marée basse, le Vieux partait dans l'immensité, seul avec le vent et les parfums de la mer. Il regardait l'horizon engloutir la palette du soleil. Il

portait sur le dos la toile de jute délavée enroulée autour de quatre piquets de bois, et la botte de paille, serrée dans une liasse de ficelles, pendue à une sangle de cuir qui lui sciait l'épaule. Elle rebondissait dans les reins à chaque enjambée. Les deux bras portaient le fusil, la crosse dans la main droite, les canons posés au creux du coude gauche, comme un bébé. Près du chenal, le grand-père installait son matériel entre le ciel maculé de nuages de feu et le sable patiné de vase dormante. Il plantait les quatre piquets en carré, quatre verticales frères qu'il masquait avec la toile de jute barbouillée de vase du bout d'une poignée de paille. Devant l'abri, il fichait dans le sable des oiseaux de bois brun foncé, tachetés de gris et de rouille. Perchés sur leur tringle de fer, les leurres étiraient des ombres d'échassiers pétrifiés. Il s'asseyait enfin au centre du carré de toile et, ainsi protégé du vent dans cette forteresse fragile, les fesses bien au sec sur la balle de paille, les yeux rivés à la découpe du tissu, il surveillait longtemps l'horizon.

Le crépitement humide du chant des coques...

Il guettait le vol aigu des chevaliers pied-rouges qui rasaient l'eau et remontaient le chenal vers la zone dite des mollières proches du bassin des Châsses, puzzle abstrait de petits plateaux de vase durcie et de sable, recouverts d'herbes folles. Et dans les minuscules canaux qui les sillonnaient encore par endroit, l'eau de mer suintait. Les oiseaux trouvaient là quelque abri où passer la nuit. L'hiver, par nuit claire, une hutte flottante ancrée à la pointe extrême de la baie accueillait son affût nocturne. Il accrochait les appelants, les ordonnait à la surface de l'eau, les canes à l'ouest sous l'œil vigilant du mâle – le maillard disait le vieux – placé au nord. L'eau montait... vaguelettes entrecroisées. La nuit fuyait, chargée de ronflements lointains déformés par le vent : l'incroyable beauté du souffle de la mer, l'intense réalité de ce

monde vivace sous la voûte céleste, l'ampleur sauvage de la solitude, l'attente... Et l'aube terne dévoilait un couple de sarcelles dans la ligne de tir...

Téléman n'avait pas vécu ces heures privilégiées. Mais il sentait lui aussi palpiter l'univers de la même manière. Dévoré d'absolu, il laissait, à la fin de chaque semaine, la magie de la baie d'Osmose lui conter sa terrible histoire. Il pouvait alors tenter la méditation, refuser le monde de la Pluie-Cordiale nouvelle et gommer les frôlements de sa fonction professionnelle.

Hélas, l'hydre de la réalité surgissait implacable dans cette fresque imaginaire. Elle étourdissait Téléman, broyait toute poésie. Une monstrueuse usine marémotrice barrait la baie, ancrée brutalement dans la chair de la côte, de l'ancien phare de l'Airdoux jusqu'aux môles sablonneux des Crocs-Blancs. Cette cicatrice de béton et d'acier, boursoflure indélébile de quatre-vingt-seize turbines accouplées à des piliers obèses, fucus gigantesque aux vésicules charbonneuses, incarnait la démesure, l'horreur, l'irréversible, la création de l'homme qu'imposait désormais l'imperceptible et irrémédiable montée des eaux. Et là, il fallait bien que le pays survive. Mais quelle survie !

Cette machinerie absurde avait tout tué : chevaliers, courlis, souchets, tadornes aux énigmatiques becs rouges et autres gibiers d'eau... Assassinés. C'était à peine si les mouettes rieuses... Décrépites ! Et comme les bateaux, les oiseaux avaient fui le rivage ravagé, sauf quelques grands volatiles charognards remontés du grand sud qui s'étaient adaptés et avaient fait souche.

Téléman survivait donc dans cet univers paradoxal. Il éprouvait la désolation du lieu où l'appétit d'énergie avait réduit l'immensité à une absence envasée. Mais, paradoxe de

la flétrissure de cette bouche marine, la vie, obstinée ! Des poissons frayaient toujours dans le site ancestral. Des spécimens téléostéens s'étaient adaptés aux conditions de survie dictées par l'animal industriel. Ils avaient muté : carcasses plates mais tordues, bouches amorphes, fentes burlesques et blanches, moues épileptiques, yeux ternes rivetés de larmes d'écailles. Malgré cela, Téléman pêchait.

Il avait posé le seau à ses pieds et s'était approché de l'eau. Le clapot battait la pointe de ses bottes. Un coup de poignet. Du bout de sa canne, il fouetta l'air. Le fil de nylon claqua sur l'index. Le plomb, armé d'hameçons triples, jaillit vers le ciel avant de s'abattre dans l'eau avec un cri déchiré, étouffé par la distance. Au loin, un petit geysier ridicule et blanchâtre dans le courant du chenal. Téléman laissa le poids couler dans les flots. Puis, il ramena lentement le piège qui traînait sur le fond dans l'espoir d'une pêche miraculeuse. Les gestes répétés, souples, lancinants, engourdisaient le temps.

La pêche extraordinaire dont il rêvait lui céda une partie de ses richesses : une anguille énorme, une prise rarissime à cet endroit. Comment cette impératrice bestiale avait-elle réussi à traverser les turbines de l'usine ? Comment aurait-elle pu rejoindre la mer des Sarcasmes ? Le corps noir, mortellement enlacé dans le fil et l'acier qui lui déchirait les chairs, happait l'air dans sa gueule monstrueuse, martelait le sable de sa queue furieuse. Téléman, sans raison, associa l'immense organe qui se débattait au frétillement d'un spermatozoïde, vieille trace d'humour de carabin.

Surpris, il s'affaira. Il eut vite trop chaud. Il fouilla dans sa poche – un journal – entoura le fauve et le projeta plusieurs fois sur le sol. La tête noire résistait. Comment briser la résistance de l'arête centrale de cette horreur ? Fasciné, il jeta la bête enfin assommée dans le seau. Quelques spasmes

de reptile... Il essuya son visage marqué de sueur. Il avait soif. Une brise plus soutenue ramenait vers la terre les effluves de pourriture de l'usine.

— Avec les chaleurs du grand été, le fumet de cette charogne deviendra vite irrespirable, dit Téléman à voix haute, un regard de mépris vers le barrage.

Et déjà un couple d'urubus, tournoyant lentement haut dans le ciel, venait repérer le cadavre. À cette distance, Téléman ne distinguait pas encore s'il s'agissait de la race à tête rouge ou à tête noire. À force de lancer, le bras devint lourd, presque douloureux. La vitalité consommée, il posa la canne en équilibre sur le bord du seau et sortit de sa poche un sachet de plastique. Il l'étala sur le sable humide et s'assit dessus, les genoux repliés sous le menton. Le réalisme cru de la baie d'Osmose où il s'était un moment évadé chargeait ses pensées d'une nouvelle amertume.

Dans ce monde qui n'était plus le même qu'autrefois, l'homme n'avait guère changé, ni sa science, savante ignorance, ni sa haine, violence masquée. La nature de l'humain restait figée dans le socle que le Créateur – qui d'autre ? – lui avait attribué à l'origine des temps : une enveloppe de contradictions peu apte à l'évolution. Non pas l'évolution de l'espèce, pour ça, l'instinct de conservation faisait merveille comme chez n'importe quelle espèce animale. Mais une évolution plus intérieure, celle qui dans le passé conduisait parfois l'humanité à supposer la réalité de la conscience divine... Oublié ce sentier ! La difficulté de l'accomplissement refoulait les désirs dans la matière. Par châtement ou indifférence, les âmes étouffaient sous la vase. Comme la baie d'Osmose...

L'époque baignait dans la confusion de codes anciens et des nouveautés d'un législateur chaque jour plus oppressant.

L'homme pétrifié par l'homme dans l'éthique de la norme : chaque individu reconnu et accepté comme statue de sel bien calibrée, bien définie, bien identifiée ! La norme : système social qui se permettait même de normaliser le hors-normes, habile manipulation, inexorable mutation, héritage du principe de précaution si cher aux générations précédentes. L'accident génétique qui avait frappé le monde et donné vie aux Boussus avait soudain dévoilé, par le plus grand hasard, les expressions les plus hétéroclites de la différence.

Les cyniques invoquaient la Providence. Elle seule avait pu fournir un aussi fabuleux bouc émissaire. Providentielle ou non, la monospinocyphose rassemblait déjà trop d'individus : presque cinq pour cent de la population. En Errance comme dans les autres pays de Neurope, de la Slande à la Romaine, on ne pouvait éviter de socialiser un problème au départ – croyait-on – purement médical. Socialiser ! La belle affaire ! Personne n'imaginait banaliser, au contraire. Si petit soit-il, le gravier dans la chaussure devient une affaire d'État quand la randonnée se prolonge. Celui-là s'arrête, ôte sa bottine. Soulagé, il soupire, montre aux autres le caillou. La cohésion du groupe s'évanouit. Alors, du gravier au pavé... D'où, politisation des réactions et des moyens envisagés pour résoudre le problème : parce qu'après tout, qu'allait donc faire ce foutu gravier dans cette foutue bottine ? Il n'avait qu'à rester sur sa plage, pas vrai ? D'où l'esprit de ghetto, les tensions sociales, les premières échauffourées. Plus tard éclateraient les émeutes et qui sait, sous un coup de folie, vers quel holocauste s'acheminerait la solution finale ?

Téléman chavirait devant cette vision tragique. Bien entendu, il ne s'agissait pas, pas encore, voire jamais, de préparer l'avenir à une telle extrémité. Mais pour le présent, il était proprement impliqué à mettre en œuvre les récentes

mesures prises pour gérer l'orientation sociale et professionnelle des Boussus. Des décrets d'application dont la publication imminente... Tout un bazar législatif et règlementaire imprécis, volontairement lâche, à partir duquel on pouvait tout décider, dans un sens ou dans l'autre, selon l'humeur. Selon l'intérêt du Pouvoir. S'adapter pour tenir. Muter de manière bien légale !

Jusqu'à ce jour, les Boussus symbolisaient la différence que trop de règles n'iaient à force de la vouloir à tout prix reconnaître. Effet boomerang ! Les Boussus devenaient alors vraiment trop différents, trop difformes, victimes de leur morphologie, de leurs caractères exomorphiques comme le soulignaient de concert les sociologues et les criminologues — le délit de faciès incarné. Les Boussus, proies immédiates immolées sur l'autel de la rumeur ! Le syndrome de Quasimodo ! La peur du mutant ! Et de quels maléfiques pouvoirs ne seraient-ils pas investis ? Jeu de rôle, jeu des mentalités plus facile et plus favorable à la confusion des esprits, bénéfique au pouvoir tout court. Et tellement plus confortable ! La langue de bois – un arbre dans la bouche, les racines enfoncées dans la gorge – a largement participé à la déforestation de la planète.

Pourtant, l'aspect ! Cette nature difforme était tellement... repoussante. Téléman frissonnait parfois, à son corps défendant.

Mais la raison ! Ni l'observation scientifique des Boussus, ni la prétendue surveillance du milieu boussu, n'avait relevé le moindre indice de déviance criminelle. Un lien chromosomique défaillant ne fait pas un chromosome déviant. Pas toujours en tout cas, objectait Téléman. Il n'y avait que l'affirmation et le postulat. Personne encore n'avait établi de corrélation entre le support biologique et... quoi donc ?

Une plus grande fragilité aux infections ? À l'alcoolisme ? À la pédophilie ? Qui avait scientifiquement établi le lien entre la maladie et les nids de vermine, ou même prouvé une causalité entre tel gène et la propension à comptabiliser des avoirs fictifs et à flouer son monde ? Qui donc avait démontré que la monospinocyphose renforçait l'incapacité à suivre une formation universitaire, détériorait les capacités physiques, intellectuelles, morales ? Rien ne prouvait davantage le contraire, objectait-on. Pourtant, on disait déjà, on prétendait... Alors, soufflez trompettes ! Roulez rotatives ! Le conflit menaçait et, un jour ou l'autre, il atteindrait la masse critique.

La férocité pointait son museau de carnassier. Krieicsz avait applaudi à la parution des nouveaux textes qui gratifiaient les Boussus d'un statut social particulier. Le législateur ne cherchait qu'à parfaire leur intégration : la prévention et le dépistage des handicaps génétiques constituent une priorité nationale... Dont acte !

— À quand la désintégration pure et simple ? avait ricané Téléman. La CVS va pouvoir prendre corps et recruter.

— Tu n'as rien compris à l'essence juridique de ce texte, toubib, avait juré Adjinvar Krieicsz. Je ne suis qu'un imbécile incompetent, peut-être. Mais tu n'es qu'un docteur, et en médecine seulement !

Téléman avait esquivé l'attaque. Mollement. Il refusait la confrontation publique et n'aimait pas la médiocrité naturelle de Krieicsz servie par une intelligence trop aiguisée. Les femmes, et peut-être même Jeffreys, Héléan, Anaïs ou Belinda, adorables femelles, s'y laissaient prendre, jusqu'au bout du sacrifice.

Non, Krieicsz commençait vraiment à l'ennuyer. Et à tout prendre, déjà plus que les Boussus dont il devait régler

l'avenir. Et cette nouvelle manie de tout photographier l'agaçait. Il releva la tête. Le soleil avait glissé dans l'espace et l'eau du chenal recouvrait déjà la pointe de ses bottes.

Il se leva, rassembla son matériel et tourna le dos à la mer des Anches qui brillait au-delà du barrage. Chaque pas claquait des gifles liquides sur la vase qui suintait de plus en plus. L'eau montait sous la croûte brune et cirée : la vaste plaie suppurait. Mais, ce soir, la baie d'Osmose s'enflammerait de nouveau de l'éclat du soleil couchant. Elle laisserait alors saigner abondamment la blessure qui la défigurait.

Téléman pressa le pas vers la ligne fine des maisons de la Fierté.

o o o

La demeure lui plaisait. Bien petite pourtant, mais elle convenait à ses désirs. Un luxe, comparé au taudis de l'Engoulevant. Ariane préférait y croire.

Elle regretterait un temps sans doute les rires et les plaisanteries des jeunes boussus qui parfois passaient chez elle pour y trouver un toit, ou partager un repas. La conscience naissante de leur état leur faisait rejoindre les leurs, le cœur plein de questions, d'amertume mais aussi d'espoir.

Ici Ariane se devait d'éviter l'illusion et trouver le moindre indice de nouveauté pour chasser l'attente.

Qu'espérer de plus ?

D'abord survivre, comme tous ici-bas. Mais d'autres Boussues comme elle étaient menacées.

Certains l'enviaient.

On lui reprochait aussi de trahir. Vouloir comprendre. Expliquer aussi, redéfinir la norme, réviser la Distance. Elle s'y essayait parfois. Elle se plaisait à répéter : Boussue bien sûr, mais... ! Pourtant, cela ne signifiait pas justifier, accepter. Faudra-t-il me briser les os, rompre ma faucille, pour m'obliger à m'insérer dans la norme des Boussus et des autres.

Plutôt mourir.

Anticiper, prévoir, préserver.

o o o